

Rome 1<sup>er</sup> Novembre 1853.

1853

Ma bien chère Marguise,

Votre lettre du 25 et votre carte de M<sup>me</sup> de  
Sant-hen parvenues, sans trop de retard malgré les  
jours de fête. J'espère que les remèdes énergiques ap-  
pliqués par le D<sup>r</sup> vous ont rapidement débarrassée  
de votre douleur à la gencive. Rien de désagréable  
comme la douleur affective à la bouche: On ne peut  
plus ni parler ni manger sans en souffrir et l'on  
a beaucoup de peine à se persuader avec les Stoïciens  
que cette souffrance n'est pas un mal.

Merci encore de vos coupures et du temps qui  
maintenant m'arrive assez régulièrement — Je réponds  
à votre question: Wilmothe est professeur de philo-  
sophie romaine à l'université de Liège, il sait bien  
le vieux français — mais s'occupe de beaucoup d'au-  
tres choses. Je vous dirai à l'occasion ce que je pense de lui.

Nous avons eu hier des élections municipales et  
promuiales à Rome. Le Capitole est autre chose  
qu'un vulgaire hôtel de ville et l'on attachait  
avec raison une importance au résultat. Cette



Jours la bourgeoisie est sortie de la torpeur. Elle  
commence à en avoir assez des agitations  
républicaines et surtout, étant d'un naturel  
sif, elle redoute une révolution - avec raison.  
Samedi on a organisé un grand cortège avec  
fanfares et drapeaux. Des citoyens patriotes qui  
se sont rendus au monument de Victor Emmanuel  
en traversant tout le Corso. Là ils ont juré  
sur l'autel de la Patrie "altare della Patria" de  
sauver l'Italie. On cria à l'aide d'un mégaphone  
la formule du serment à la foule assemblée, qui  
répondit en chœur "nous le jurons" - Tous les  
libéraux et démocrates - sauf les républicains  
s'étaient unis contre les socialistes et les catho-  
liques (popolari). Il y avait en 40.000 hommes contre  
20.000 catholiques, 75.000 hommes et 5.000 catho-  
liques. Tandis que se donnait cette  
manifestation énorme à lieu place de Venise  
pour fêter la victoire

Les bolchévistes ne sont pas encore maîtres

1854

de la capitale, et c'est heureux, car Rome pourra  
devenir le centre de la résistance. Mais il ne faut  
pas oublier que c'est une ville presque sans indus-  
trie et peuplée sans ouvriers. La population com-  
prend un nombre disproportionné de rentiers de fouc-  
tronnaires et de prêtres. Dimanche prochain ont  
lieu les élections à Milan et à Turin et je crains  
que le résultat n'y soit bien différent. Je ne  
partage pas l'optimisme du correspondant Sout-  
dans m'expliquer et que, je crois, va prendre le mot d'or-  
dre à la Consulta. La gravité de la crise vient de  
ce que la propagande bolchévique a exercé ses va-  
rives parmi les populations incultes des campagnes  
aussi bien que parmi les ouvriers des villes, et que  
le gouvernement ne peut s'appuyer que sur le midi  
de la péninsule, moins atteint par la contagion, parce  
qu'il est plus arriéré et reste en quelque mesure  
frangé en clans, soumis à leurs chefs. Mais dans  
tout le centre et le nord, c'est à dire dans la partie  
la plus riche et la plus industrielle, l'autorité  
se trouve désarmée en présence de paysans et  
d'ouvriers unis en ligues et en syndicats, qui imposent  
leur loi. Hier encore on m'a cité deux petits faits

1881  
Caractéristiques pour l'état des campagnes : Un  
des Bourgeois Meiffard age de 75 ans a reçu la visite  
de 400 paysans qui demandaient à lui parler. Ils  
sont le lieu de servissement de ses contadini i sur des  
cendu sous me fiance. Mais depuis la guerre leur  
esprit est transformé : ils ont menacé et Meiffard  
ce Meiffard jusqu'à ce qu'il eut consenti à signer  
un contrat qui se déposait là. Il avait le soin  
de couper le téléphone et de garder les issues pour  
qu'on ne put ouvrir les gendarmes. Le préfet au  
si trop tard a déclaré ne pouvoir rien faire. —  
de part, moins tragique : Un Corsini qui avait  
une belle chasse gardée, reçoit l'avis que vingt  
hommes armés lui demandent l'autorisation de chasser  
sur sa terre. Que faire contre vingt fusils ?  
renoncer de bonne grâce. Le lendemain les vingt  
étaient devenus deux cents, qui n'ont pas fait  
sur cette caccia bandita une a touette —  
faiblesse du gouvernement a ainsi laissé naître  
partout une anarchie, qui de sporadique se  
vendra générale, si on ne la réprime pas.  
On a eu nous bon espoir que l'affaire

1855

Je n'ai aucune puissance en fin d'arranger. Du  
 moment que des étrangers qui s'opposaient à l'accom-  
 plissement d'un accord semble avoir été écartés et  
 étant à craindre que l'armée de Dalmatie refus-  
 sât de reconnaître une renonciation et ne fit  
 quelque prononcement d'accord avec d'Anunzio  
 Mais on a catéchisé ici l'ambassadeur Mitto qui com-  
 mande à Zara, et il semble s'être laissé convain-  
 cre qu'il fallait se contenter de quelques îles et  
 laisser le reste aux Slaves. Reste donc d'ailleurs  
 ceux-ci ne se contenteront peut être pas.

Je me suis décidé à acheter mon appartement  
 pour 130.000 francs ce qui fait environ 80.000 frs,  
 dont je paierai la moitié maintenant, la moitié à  
 mon retour d'Amérique. C'était le moindre mal,  
 et j'ai préféré faire un sacrifice pour être cer-  
 tain d'avoir un logis. Un démenagement de  
 mes meubles et de mes livres à Paris, où mon  
 frère s'offrait à me chercher un appartement,  
 m'aurait coûté 25.000 frs. J'ai songé à les  
 vendre en partie, mais je n'aime pas à m'en  
 séparer. D'ailleurs dans quelle drôle affaire je

1823  
-trouvé aujourd'hui les six chambres dont je  
dispose ici pour le prix qu'on m'en demande?  
J'espère revenir de chez les Yankees couvert d'or.  
C'est un pays de courses de fées où chaque parole  
qu'on prononce se change en un dollar - et un dollar  
vaut aujourd'hui <sup>ici</sup> six louis. Je ne crois pas que  
je parvienne trop cher ma tranquillité!

Je vous envie l'air encore de beau  
temps: un maudit serocco nous apporte  
de gros nuages qui crévent en orages.

Mes amitiés à Larson et au D<sup>r</sup>  
Le Gendre et pour vous, ma bonne Marquise  
Vos tendres souvenirs de

Silvia  
Guernsey vous très vite.